

Ceci fait partie de la série

La marque du chrétien

De

James Thompson

La marque du chrétien

2 Corinthiens

1.3–11 ; 7.5–16

Consolés par Dieu

“Mais Dieu (...) nous a consolés par l’arrivée de Tite” (7.6).

L’un des plus grands thèmes de la Bible est cette bonne nouvelle : Jésus offre de nous soulager des fardeaux de la vie. Le Nouveau Testament semble résonner du message que les chrétiens ont trouvé “du repos” pour leurs âmes (Mt 11.28–30). Ceux qui “lient des fardeaux pesants” (Mt 23.4) que personne ne peut porter sont les légalistes qui imposent des lois impossibles à respecter. D’autres peinent sous le poids terrible de l’esclavage à leurs impulsions ; en revanche, le chrétien a été libéré de ses pires instincts.

L’autre face de la médaille surprend parfois le chrétien. Être un disciple engagé peut s’avérer extrêmement lourd. Certains de mes premiers souvenirs d’enfance concernent des personnes en train de discuter des problèmes de la vie de l’Eglise. Les moments de tension se succédaient, aboutissant parfois à des conséquences décevantes. D’autres situations révélaient la difficile responsabilité de ceux qui devaient aider des chrétiens dont l’engagement ne semblait jamais grandir. J’ai souvent parlé avec des chrétiens accomplis mais déçus et angoissés par un lourd fardeau.

Souvent nous exagérons les fardeaux que nous supportons, comme si nous portions sur nos épaules l’Eglise entière, tel Atlas des Grecs qui soutenait le monde. Même si nous avons l’impression que nous sommes seuls à soutenir l’Eglise, ce n’est jamais le cas. Mais c’est un fait que la vie de l’Eglise comporte certains fardeaux

très pesants. L’un des aspects les plus frustrants est que les problèmes viennent de tous les côtés sans s’annoncer ni s’arrêter. Parfois il s’agit de tensions légitimes sur des différences d’opinion. Parfois, ils prennent la forme des difficultés personnelles d’amis très chers. Ces problèmes nous laissent vidés, car nous ne pouvons ni ne voulons les ignorer. Ainsi, les fardeaux de la vie de l’Eglise augmentent, car nous ne voyons pas de fin à notre lutte, aucune retraite de notre service. Pour ceux qui pensent que la vie chrétienne devrait nous soulager de nos fardeaux, cette situation peut les dérouter.

Selon 2 Corinthiens, le vrai disciple n’est pas désillusionné par les déceptions du service. Il comprend que ces fardeaux font partie du travail du serviteur de Christ. Lorsqu’on a mis Paul au défi de prouver qu’il était “de Christ” (10.7), autrement dit “un chrétien”, il a raconté l’histoire de ses labeurs. Il n’avait aucun repos pour son esprit (2.12), car une assemblée difficile lui causait des nuits blanches. Il a connu la douleur causée par des personnes rebelles (2.1–4). De plus, il a connu la nécessité de continuer malgré une mauvaise santé (12.7), malgré l’épuisement, malgré la persécution. Dans une déclaration particulièrement détaillée, Paul parle d’une persécution tellement sévère qu’il était accablé “à l’extrême”, au-delà de ses forces, au point où il désespérait même “(de conserver) la vie” (1.8). C’était comme si un terrible poids s’apprêtait à

l'écraser. Son ministère ne lui avait apporté que des fardeaux. Il ne voyait pas de lumière au bout du tunnel.

La première section de 2 Corinthiens (1.3–11) est remplie de ce thème. D'habitude, Paul débute ses lettres avec une expression de reconnaissance où il fait référence à quelques sujets majeurs qu'il s'apprête à traiter (cf. Rm 1.8–17 ; 1 Co 1.4). Cette partie "reconnaissance" de l'épître de 2 Corinthiens se réfère plutôt à ses afflictions, un thème poursuivi dans toute la lettre (1.4, 5, 8 ; 2.4 ; 4.17 ; 6.4 ; 7.4 ; 8.2, 13). Il fait également référence aux souffrances de Christ (1.5–6). De plus, il mentionne un moment où il pensait avoir entendu son "arrêt de mort" (1.9). Nous ne connaissons pas les détails de cet incident, car Paul en parle simplement pour nous rappeler les fardeaux portés par tout serviteur de Christ. Il établit le ton de sa lettre en attirant notre attention sur les différents fardeaux de la vie chrétienne.

Pourquoi le service du Christ doit-il être accablant ? En 1.5, Paul semble supposer que ses lecteurs comprennent : "[Il] nous console dans toutes nos afflictions." C'est dire que les "souffrances du Christ" (1.5) ne prenaient pas fin avec la crucifixion, mais continuaient dans la vie de son peuple. Jésus dit à ses disciples qu'il faudrait se charger de leur croix pour le suivre (Mc 8.34). A maintes reprises, Paul parle clairement de la participation aux souffrances de Christ ("communion de ses souffrances" - Ph 3.10). Aux Galates, il écrit : "Je porte sur mon corps les marques de Jésus" (Ga 6.17). Aux Colossiens, il déclare : "Je supplée dans ma chair à ce qui manque aux afflictions du Christ pour son corps qui est l'Eglise" (Col 1.24). Le service de Christ est donc un fardeau parce que les souffrances de Christ continuent dans l'Eglise. Lorsque nous portons le fardeau des autres, nous participons à la souffrance commencée par Christ.

Ceux d'entre nous qui sont désillusionnés par les fardeaux de la vie de l'Eglise peuvent trouver un réalisme sain dans l'acceptation chez Paul de ce principe. Les fardeaux de son activité ne sont jamais décrits comme des interruptions malheureuses surgies au milieu d'une vie chrétienne sans ombre. Le lourd poids de son "souci de toutes les Eglises" (11.28) fait partie intégrante de la vie chrétienne pleine de fardeaux épuisants. Ceci nous fait dire : "Où est la bonne nouvelle de la vie chrétienne ?"

LE DIEU DE TOUTE CONSOLATION (1.3)

Ce qui est remarquable dans toutes les références de Paul aux afflictions et aux fardeaux de la vie chrétienne (1.3–11), c'est qu'il en parle dans un contexte de reconnaissance ! Le rappel de tous ces moments difficiles n'est pas fait pour nous parler des peines du christianisme, car il commence cette section par des paroles de louange : "Béni soit le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père compatissant et le Dieu de toute consolation" (1.3). Ainsi, il souligne surtout la puissance et la miséricorde de Dieu. L'expression : "Béni soit le Dieu (...)", qui est utilisée au début de deux autres lettres du Nouveau Testament (Ep 1.3 ; 1 P 1.3), est une formule traditionnelle juive de remerciement à Dieu (cf. 11.31 ; Lc 1.68 ; Rm 1.25 ; 9.5). Comme Job a répondu à sa souffrance par les mots : "Que le nom de l'Eternel soit béni !" (Jb 1.21), ainsi Paul commence la liste de ses afflictions par des paroles de reconnaissance.

Si nous nous demandons comment Paul a été capable d'endurer les fardeaux causés par sa foi, nous trouvons la réponse à notre question dans son optique sur Dieu, le "Dieu de toute consolation" (1.3). Le mot "consolation" paraît plus souvent dans 2 Corinthiens que dans toutes les autres lettres de Paul réunies. En 1.3–8, ce mot est employé au moins dix fois. Ce n'est pas un hasard si des mots sur la consolation divine reviennent si souvent dans la lettre où Paul parle le plus en détail de ses afflictions pour le Christ. Paul peut endurer ses épreuves parce que Dieu le "console dans toutes [ses] afflictions" (1.4) ; ainsi, l'apôtre n'est jamais obligé de les porter seul.

L'idée d'un Dieu qui nous console dans toutes nos afflictions revient fréquemment dans la Bible. L'Écriture ne suggère jamais que la foi élimine toute souffrance. Lorsque Paul devint chrétien, le Seigneur dit à Ananias : "Je lui montrerai combien il faudra qu'il souffre pour mon nom" (Ac 9.16). Dans l'Ancien Testament, le peuple de Dieu connut souvent des désolations qui lui firent craindre que Dieu soit absent, ou qu'il se cache. A un certain moment, Israël était vaincu et ses villes en ruines. Jérémie se lamentait sur Jérusalem :

Nul ne la console ;
Personne ne l'a consolée (Lm 1.2, 9).

Israël pleurait :

C'est sur eux que je pleure,
Mes yeux fondent en larmes ;
Car il s'est éloigné de moi, le consolateur,
Qui ranimerait ma vie.
Mes fils sont désolés,
Parce que l'ennemi a été le plus fort (Lm 1.16).

Dans les moments tragiques, seul Dieu peut consoler. Le psalmiste dit :

Ta houlette et ton bâton, voilà mon réconfort
(Ps 23.4).

Dans l'un des plus beaux passages de l'Écriture, Dieu parle à son peuple désolé :

Consolez, consolez mon peuple,
Dit votre Dieu.
Parlez au cœur de Jérusalem et criez-lui
Que son combat est terminé,
Qu'elle est graciée de sa faute,
Qu'elle a reçu de la main de l'Éternel
Au double de tous ses péchés (Es 40.1-2).

Quand Esaïe regarde Israël ruiné, il anticipe le jour où viendra celui qui doit "consoler tous ceux qui sont dans le deuil" (Es 61.2). Lorsque Paul décrit l'Éternel comme "le Dieu de toute consolation", il rappelle l'histoire de son peuple. Dieu n'a pas empêché la souffrance, mais il a rendu possible le réconfort.

Le mot "consolation/réconfort" a été tellement affaibli et dilué que nous risquons de ne pas y voir l'esprit triomphant de Paul dans cette description d'un Dieu "qui nous console dans toutes nos afflictions" (1.4). Cela nous fait penser à des paroles de consolation adressées à une personne dans le deuil. Nous parlons également de "chercher une consolation" dans telle ou telle activité, ou même d'un "prix de consolation". Dans la Bible, cependant, le mot comporte bien plus que l'idée d'un réconfort ou d'un effet tranquillisant. La consolation de Dieu est précisément sa puissance pour fortifier et pour sauver.

Le prophète suggère cette interprétation lorsqu'il s'adresse au peuple désespéré comme à une femme abandonnée dont l'esprit est affligé :

Malheureuse, battue par la tempête,
Et que nul ne console ! (Es 54.11).

De celui qui est humilié dans son esprit, il dit :

Je le guiderai
Et je le comblerai de consolations (Es 57.18).

Voici donc la consolation de Dieu, qui porte secours, qui guérit.

UN SOUVENIR VIVACE (1.8-11)

Paul se souvient très bien d'un moment où Dieu lui est venu en aide. C'était quand il était dans la tribulation en Asie (1.8). Il était accablé "à l'extrême" par les fardeaux et désespérait même "de conserver la vie". Cette image suggère un navire marchant au bord du naufrage. Le désespoir dont il parle suggère qu'il ne savait pas comment il sortirait de son dilemme par ses propres ressources. Tous les fardeaux de son ministère dépassaient ses capacités à les porter. Il a en tête à la fois les épreuves physiques et émotionnelles de son ministère : maladie, souffrance, souci des Églises (5.4 ; 11.28). Il ne pouvait aucunement porter ce poids, qui devait l'écraser totalement.

C'est dans cette optique que Paul comprend le pouvoir consolateur de Dieu. Ayant précédemment ignoré la présence vivifiante de Dieu, il a appris, dans un moment de désespoir, à s'appuyer sur la puissance régénératrice de Dieu, et non sur lui-même (1.9). La consolation de Dieu ne se limitait pas à des paroles, mais elle l'a sauvé d'un péril mortel et lui a donné la force de continuer son ministère. A partir de ce moment, Paul a su que Dieu "nous délivrera encore" (1.10).

Le chrétien authentique s'expose à des troubles divers, pour la cause de Dieu. Mais comme Paul nous le rappelle, nous ne nous appuyons pas sur nous-mêmes. Notre foi nous parle de quelqu'un qui vient auprès de nous lorsque nous avons l'impression d'être "dans toute sorte d'afflictions" (1.4) ; comme Paul le dira plus tard : "quand je suis faible, c'est alors que je suis fort" (12.10).

Nos ministères échouent souvent parce que nous n'avons pas voulu avoir une foi comme celle de Paul, la foi en celui qui nous console dans nos afflictions. Parfois nous menons nos ministères par nos propres ressources, ne laissant aucune place pour la puissance consolatrice de Dieu. Un ministère authentique connaît à la fois les fardeaux et le réconfort divin. L'absence de l'un ou l'autre rendra notre travail sans effet.

PARTAGER LA CONSOLATION AVEC LES AUTRES (1.4–7)

La consolation de Dieu prend plusieurs formes. Pour Paul, elle prend la forme d'une délivrance dans une situation désespérée. Mais elle peut venir par d'autres personnes. Le point capital de la première section (1.3–7) est celui-ci : Paul est devenu l'agent de la présence consolatrice de Dieu. La consolation qu'il a reçue a eu pour but de lui donner la possibilité de reconforter les autres : "afin que, par la consolation que nous recevons nous-mêmes de la part de Dieu, nous puissions consoler ceux qui se trouvent dans toute sorte d'afflictions !" (1.4). Paul sait qu'il n'est pas le seul à être désespéré ; d'autres partagent "les mêmes souffrances" (1.6) émotionnelles, physiques, spirituelles. D'autres bénéficieront donc sûrement de la force qu'il a reçue de Dieu. Ils pourront plus facilement supporter leurs propres épreuves si un autre est avec eux, un autre qui pourra leur donner la consolation dont il a été l'objet.

Voici donc le but des épreuves de Paul. Dans une expression frappante, il décrit les souffrances et les consolations qui "abondent" (1.5). Cette image suggère que dans l'Eglise, "nul n'est une île". Nos fardeaux abondent, nos consolations aussi (cf. 1.7). Si nous devons porter nos fardeaux seuls, nous serions facilement écrasés. Mais l'expérience vécue par d'autres personnes dans l'Eglise nous donne l'espoir.

Nos ministères échouent si nous permettons à nos frustrations et nos angoisses privées de nous préoccuper. Le reconfort de Dieu nous parvient à travers d'autres personnes. Si, comme Paul, nous avons découvert la puissance de Dieu dans un moment de faiblesse, nous devons partager cette découverte. Si nous sommes "pressés", nous avons besoin de ceux qui peuvent partager avec nous la consolation que Dieu leur a donnée. Le fardeau de l'un peut servir de but utile pour toute la communauté. Comme Paul le dit : "Si nous sommes affligés, c'est pour votre consolation et pour votre salut" (1.6).

UNE AUTRE EXPERIENCE PERSONNELLE (7.5–16)

Non seulement Paul pouvait-il reconforter les autres ; parfois il avait aussi besoin de leur consolation. Il parle d'afflictions "de toute manière : luttes au dehors, craintes au dedans"

(7.5). Or, les troubles dans l'Eglise ne sont pas une chose nouvelle. Une Eglise troublée, mécontente et rebelle lui donnait l'impression que son travail était vain, le privant de sommeil et lui faisant subir un épuisement émotionnel sévère (2.5) : "Mon esprit n'a pas eu de repos, parce que je n'ai pas trouvé Tite, mon frère [à Troas]" (2.13). Cependant, il n'avait pas renoncé, car il attendait justement de bonnes nouvelles au sujet des Corinthiens par Tite.

La nouvelle venue par Tite le remplit donc d'une joie suprême. La "tristesse selon Dieu" (7.10) des Corinthiens les avait poussés à la repentance (7.6) plutôt qu'à l'hostilité ou à l'abandon de leur foi. Paul ne parle pas souvent de la repentance chez les chrétiens. Ce passage nous rappelle que nos faiblesses peuvent nous pousser vers la tristesse selon Dieu, qui à son tour nous mène à la repentance. Ceux qui causent d'immenses difficultés dans la vie des autres peuvent changer.

La venue de Tite était donc une grande consolation pour Paul : "Mais Dieu, qui console les humbles, nous a consolés par l'arrivée de Tite" (7.6). Cet incident montre comment les enfants de Dieu peuvent apporter la consolation divine les uns aux autres. Lorsque Tite est consolé par le changement de cœur chez les Corinthiens, Paul l'est aussi. Ce passage résonne de soulagement et de joie. Il n'y pas que des fardeaux dans la vie chrétienne. "Je me réjouis à cette heure, dit Paul, non pas de ce que vous avez été attristés, mais de ce que votre tristesse vous a portés à la repentance" (7.9). Il parle également de la joie de Tite, "dont l'esprit a été tranquilisé par vous tous" (7.13).

L'apôtre termine cette section par ces paroles : "Je me réjouis d'avoir en toutes choses confiance en vous" (7.16). L'angoisse causée par une assemblée troublée peut donner l'impression inéluctable que la vie de l'Eglise n'est qu'une série de luttes douloureuses. Mais on y trouve infiniment plus que cela. Les liens de l'affection donnent des souvenirs de joie et de force. Ces liens sont souvent assez solides pour nous faire oublier les moments difficiles. Tite rapporta le "désir", les "pleurs", le "zèle" des Corinthiens pour Paul (7.7). Les aspects déplaisants du passé étaient oubliés ; pourtant, ces chrétiens ne pouvaient oublier que leur engagement avait produit le genre d'affection caractéristique des personnes qui luttent ensemble. Même Tite, qui

n'avait connu les Corinthiens que depuis peu, était ému par ces nouveaux liens de fraternité. Paul dit de lui : "Sa tendresse pour vous est encore plus grande, au souvenir de votre obéissance à tous, car vous l'avez reçu avec crainte et tremblement" (7.15).

CONCLUSION

Si mon expérience ressemble à celle de la plupart des chrétiens actifs, nous devons tous conclure que l'engagement envers Christ nous donnera des moments de tension et de désaccord, des moments de critiques envers les dirigeants, des moments où le fardeau est écrasant. Mais

dans ces situations, on peut toujours être encouragé par d'autres chrétiens, des personnes que nous avons encouragées par le passé ! Si Paul ne voyait rien de moins que la consolation de Dieu dans le message de Tite, nous devons voir Dieu à l'œuvre dans tous ceux qui nous apportent une bonne nouvelle.

Dieu n'offre peut-être pas un tranquillisant pour nous enlever l'angoisse du ministère, mais il nous offre de la consolation par d'autres moyens. Il l'envoie par de bons amis, par de bonnes nouvelles, et par la force qui nous empêche de céder au désespoir. ◆